

Collection « Jadis »
No 130 – spécial grand format

Daniel Aubert

SOUVENIRS D'ENFANCE
1991

Editions Le Pèlerin
2003

Introduction

Le village du Solliat donna à la Vallée de Joux trois personnalités de premier plan. Lucien Reymond, bien connu pour son œuvre historique, littéraire et polémique. Samuel Aubert, savant botaniste, grand marcheur et découvreur de sites combiers qu'il décrivit minutieusement l'un après l'autre, tant dans la FAVJ dont il fut par ailleurs rédacteur à la fin du XIXe et au début du XXe siècle. Et enfin Daniel Aubert, géologue, à qui l'on doit de remarquables publications scientifiques malheureusement aujourd'hui quelque peu difficiles à trouver. C'était là une matière de spécialiste que l'on ne diffusait que d'une manière parcimonieuse.

Daniel Aubert eut l'occasion, en plus de ses ouvrages scientifiques, de rédiger deux excellents petits opuscules sur ses ancêtres : « Le siècle des deux Philippe » est le premier. Richement illustré, il se découvre avec un réel plaisir. « Souvenirs d'enfance » est le second que vous aller découvrir plus bas dans sa seconde version, la première ayant paru dans la collection « Jadis » traditionnelle en format A5, no 130, 2003.

Selon le fils de Daniel Aubert, M. Olivier Aubert, son auteur décédait quatre jours après qu'il eut achevé ce texte.

Il l'avait écrit en vue de se passer le temps. Mais tôt il se rendit compte qu'il trouvait un plaisir infini à cet exercice par lequel il revivait toutes les joies – et les peines – de l'enfance. Il retrouvait toutes ces vieilles figures d'autrefois fortement typées, certaines très attachantes, d'autres, de par des caractères de cochon, un peu moins

Nous sommes heureux aujourd'hui de pouvoir reprendre ce texte dans une nouvelle version entièrement retapée, qui figurera, qui le sait, sur quelque site de notre conception. On pourra comparer ce texte avec celui établi par Samuel Aubert sur le même sujet. Père et fils, non en compétition, mais à la suite l'un de l'autre pour donner au passé vécu du Solliat plus d'extension. La comparaison de ces deux époques sera néanmoins extrêmement intéressante à faire.

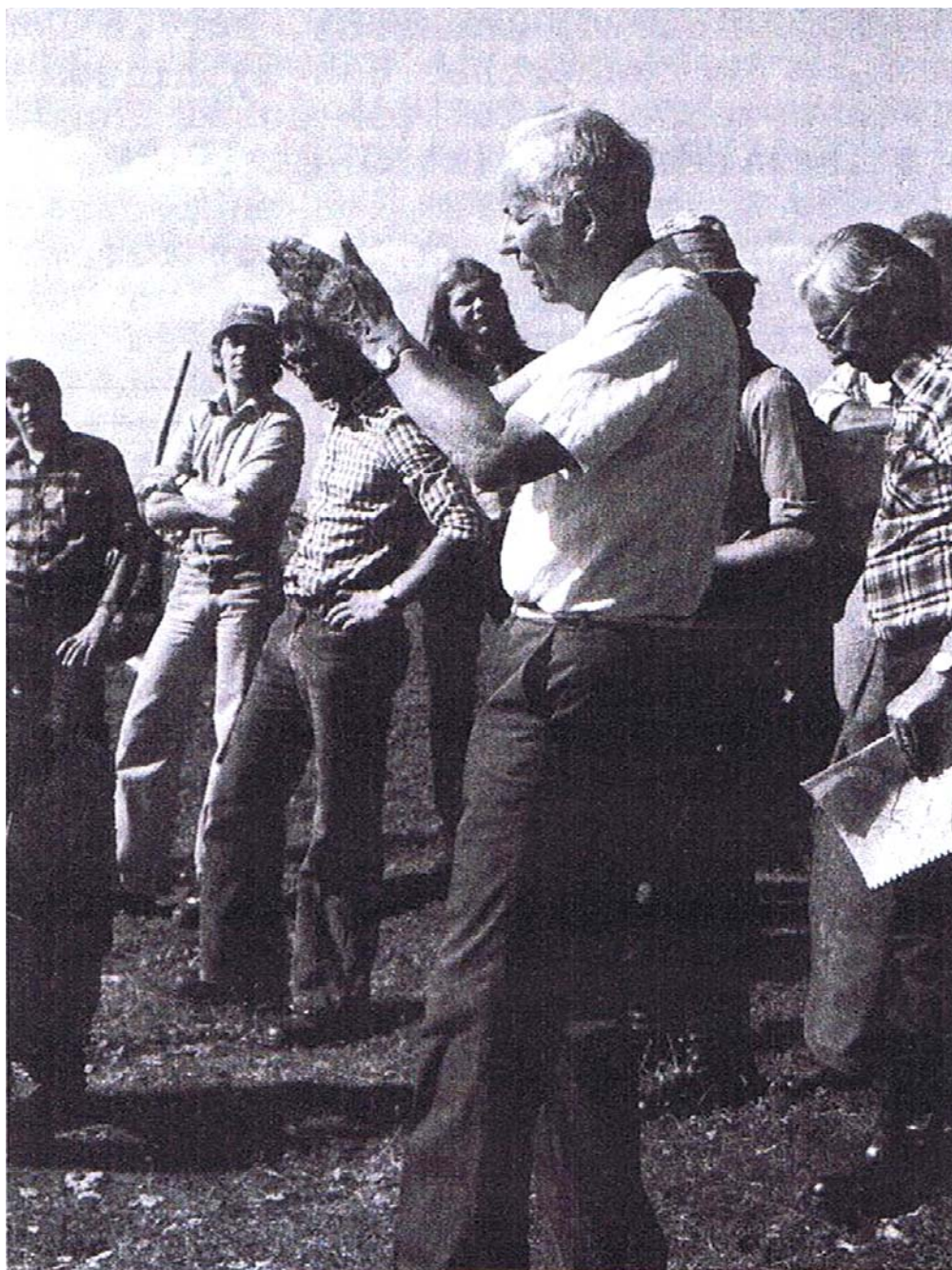
Le soussigné a eu l'occasion de connaître l'auteur de cette brochure avec lequel même, par deux fois, il a pu effectuer des promenades. La première avait conduit le petit groupe, il y avait encore là M. Weidmann, directeur du musée géologique de Lausanne, sur la Dent-de-Vaulion à la recherche des mythiques mines d'or. La seconde ne fut pas aussi longue. Il s'agissait simplement d'aller voir à proximité des Charbonnières les anciennes mines de fer remises au goût du jour par un effondrement de terrain découvrant un puit d'une profondeur remarquable. C'est ce jour-là que Daniel Aubert put reconnaître l'aspect merveilleux de la Dent vue d'ici. Ainsi, tout comme son père Samuel, d'arpenter la Vallée dans tous ses coins et recoins, lui avait appris à son tour à l'aimer.

Ces souvenirs d'enfance liés au hameau du Solliat, exceptionnels de par leur précision, intéresseront, à n'en pas douter, tous les habitants de cette petite

collectivité, mais aussi chacun de nos lecteurs attachés à ces choses du passé si pleines de saveurs.

Nous vous souhaitons d'agréables découvertes en compagnie de cet homme qui se révèle ici véritablement attachant et qui nous prouve, et de quelle manière, qu'il n'y avait pas rien que les cailloux et les fossiles à le passionner !

Les Charbonnières, en avril 2003 :



Le professeur Daniel Aubert en excursion à la vallée de Joux (septembre 1979).

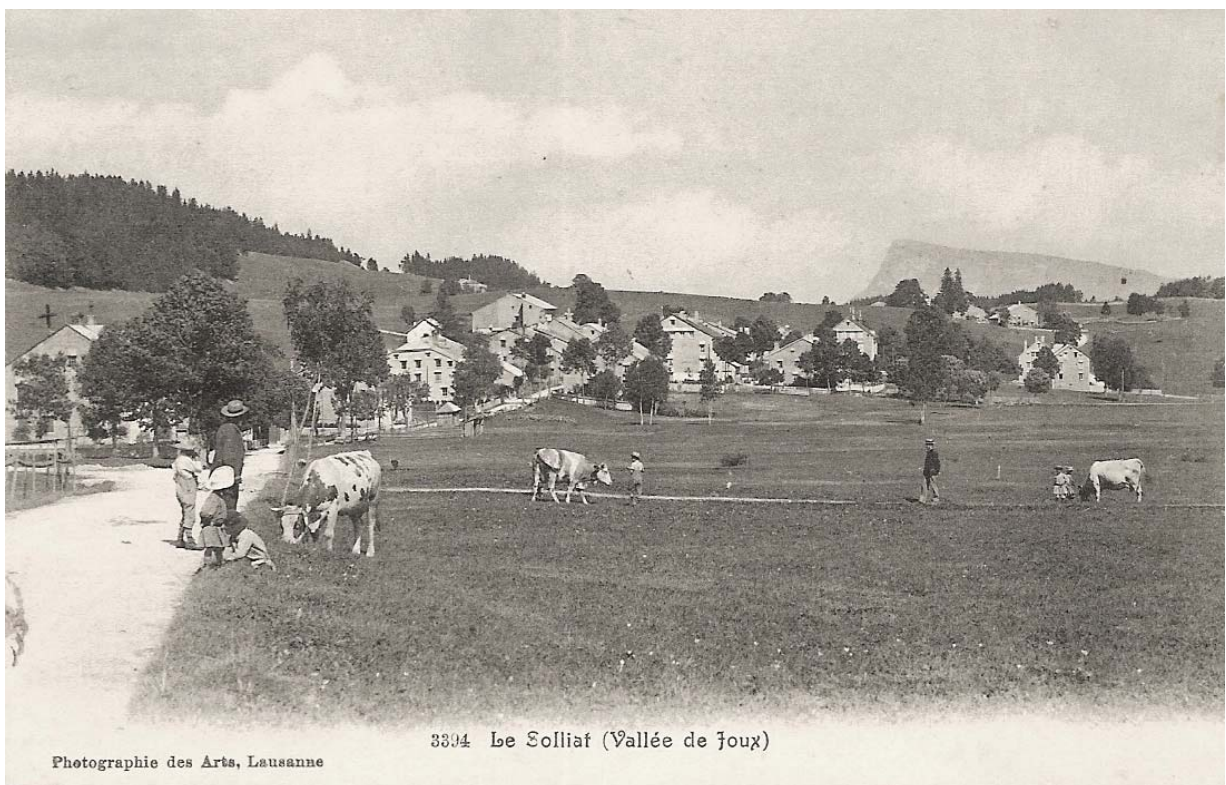
SOUVENIRS D'ENFANCE

Un de nos voisins, Charles-Gustave Reymond, avait vendu un veau à John Reymond qui habitait à côté de chez nous. Quelques mois plus tard, cet animal, devenu un robuste modzon, accourut en meublant de satisfaction auprès de son ancien maître qui s'écria alors : « Les souvenirs d'enfance ne s'effacent jamais ! »

Comme ce veau j'ai conservé de mes débuts dans la vie beaucoup de souvenirs précis. Si je me suis décidé à les raconter, c'est surtout pour m'occuper. Mais en cours de route j'ai éprouvé un certain plaisir, associé à une pointe de nostalgie, en essayant de faire revivre ma jeunesse, et je me suis aperçus à quel point elle différait des conditions de vie des enfants d'aujourd'hui, au point que cette modeste chronique pourrait être considérée comme un document historique.

Le Solliat et ses habitants

Le Solliat que j'ai connu ne différait pas fondamentalement de l'actuel. Il y manquait bien sûr les villas qui le prolongent aujourd'hui vers l'ouest ; mais le magasin et la laiterie étaient déjà là, ainsi que trois ou quatre bâtiments sans rural relativement récents.



Photographie des Arts, Lausanne

3394 Le Solliat (Vallée de Joux)

Tous les autres étaient des fermes semblables à la nôtre et de même orientation. A l'origine leur toit et leurs deux chapes ou pignons étaient revêtus d'encelles ; mais de mon temps on avait déjà recouvert de tôle le toit et la chape du vent exposée à la pluie. Le village avait donc déjà l'apparence blindée et rouillée qu'il a conservée.

On y distinguait quatre quartiers ou plutôt quatre zones : au vent, la Grand Pièce ; à notre hauteur le Bas du Solliat ; puis le Haut du Solliat ; et enfin Vers chez Reymond du côté de bise. Il se complétait de plusieurs hameaux ou maisons foraines : Chez le Christ, la Vuarraz, Chez le Brigadier - dont le voisinage, suite de bâtiments contigus, avait brûlé en 1920 – Chez Grand Joset, Tivoli et, du côté opposé, la Brasserie, anciennement Chez le Chef, l'Ecofferie et le Pertuiset¹.

Comme chez nous plusieurs des habitants de ces bâtiments étaient les descendants de ceux qui les avaient bâtis, et, à part les deux familles de gardes-frontière, presque tous étaient bourgeois de la commune du Chenit. Il s'agissait donc d'une population très homogène.

Il y avait encore une trentaine de paysans, mais presque tous étaient aussi horlogers, soit à domicile, soit à la fabrique Le Coultre.

Le Solliat avait un magasin – Chez Mr. Hector – où l'on trouvait à peu près tout, de l'épicerie à la quincaillerie, des ampoules électriques et du fromage, des livres, des fruits, etc, mais pas de pain. Mais tous les jours plusieurs boulangers livraient le pain à domicile dans un char à ridelles attelé d'un cheval. L'un de nos fournisseurs qui signalait son passage en criant du bas de l'escalier, était surnommé Alfred du pain. Fréquemment passaient aussi des paysans de la plaine ou des revendeurs avec des chargements de légumes et de fruits.

Le village avait aussi un café, le Café vaudois qui existe encore, mais à l'époque on l'appelait Chez Piaï-piaï, surnom de son tenancier. On le considérait comme mal famé ; je pense qu'il était seulement mal tenu.

Enfin il faut signaler la poste dont le buraliste prenait livraison du courrier à la halte du chemin de fer de la Golisse. Jusqu'en 1914, il le distribuait non seulement deux fois par jour, mais encore le dimanche matin.

La laiterie, qu'on appelait la fromagère, jouait un rôle social non négligeable, car chaque soir, entre 7 et 8 heures, tout le monde s'y rendait, les agriculteurs pour y livrer leur lait, deux ou trois avec un attelage, la plupart une boille sur le dos, les autres un simple bidon à la main, et tous les consommateurs. C'est là que s'échangeaient les nouvelles et le mercredi les abonnés de la Feuille d'Avis de la Vallée prélevaient leur numéro dans la pile qu'avait apportée l'imprimeur. Certains fidèles y passaient une partie de la soirée dans le fracas des boilles et ne se privaient pas d'énoncer des réflexions pas toujours charitables sur ceux qui venaient de sortir. Un soir, le Gros Capt, la mauvaise langue du village, demanda à un jeune homme qui n'était pas réputé pour sa propreté :

¹ On rajoutera Chez Bezençon, voisinage de cinq bâtiment malheureusement disparu dans les flammes le 1^{er} août 1893 et non reconstruit.

- Quand dois-tu passer la visite sanitaire ?
- Le mois prochain
- Et bien tu pourras bientôt commencer à te laver les pieds !

Il existait donc une Société de fromagerie, encore active aujourd'hui mais réduite à 5 porteurs de lait. Il y avait aussi une Société d'intérêt public qui existe encore. Elle s'était fondée le siècle dernier pour construire elle-même un bâtiment scolaire au lieu de faire appel à la commune. C'est elle également qui se chargea d'installer l'éclairage public et récemment de construire la cantine du plan du Charon.

Il y avait aussi une Société des eaux qui avait capté une source au-dessus du village de l'Orient et installé la distribution d'eau à domicile. Quand j'étais enfant, les coupures étaient fréquentes à cause du mauvais état de la conduite d'amenée. On fit donc venir un sourcier pour essayer de localiser ces pertes. Je ne sais pas s'il y parvint, mais je me souviens que son pendule décéla l'existence de plusieurs cours souterrains qui venaient tous du Mont-Blanc. On creusa en plusieurs endroits dans l'espoir de les capter, mais évidemment sans succès.

Ce personnage prétendait aussi pouvoir déterminer le sexe d'un veau avant sa naissance. C'est ce qu'il fit en agitant son pendule sur le ventre d'une vache qu'on lui avait présentée sans lui dire qu'elle n'était pas portante !

Il existait aussi une Société des regains dont on reparlera, un Syndicat agricole ainsi qu'une pompe à incendie desservie par une compagnie de pompiers.

Quelle activité dans ce petit village de 200 habitants, et quel intérêt on y avait pour la chose publique !

Cette population ne manquait pas de malice qui s'exprimait souvent par des surnoms. Ainsi Chez le Christ habitait David la Chance, Chez le Brigadier la famille des Serins et à Tivoli un Tounon. Au Solliat même un pauvre bûcheron portait le surnom de Porte-Bise et le propriétaire du Pertuiset celui de Crotset. Et puis il y avait la famille Bricelets. Pour aider à élever plusieurs enfants, une dame Reymond, l'arrière-grand-mère de notre Mary-José, fabriquait des bricelets sur une rangée de fourneaux à pétrole. Toute sa famille hérita du nom de Bricelet, Marcel Bricelet, Fernand Bricelet, le père de Jacotte Nicole, etc...

A une certaine époque il y eut trois Samuel Aubert au Solliat, sans compter mon frère aîné. Les autres avaient heureusement des surnoms, ce qui évitait généralement les confusions ; l'un s'appelait le Tram, on appelait l'autre le père à Mathieu, surnom de son fils, ou Samuel Aubert chez Très haut, car il était originaire du Mollard des Aubert, au-dessus du Brassus, l'habitation la plus élevée de la Vallée.

Il y avait même au Solliat, un méchant homme, Hély Reymond dit Cabreux, qui habitait une des maisons de la Brasserie. C'était en tout cas un associal. Quelle peur il nous inspirait quand il passait devant chez nous, sans turner la tête, en écartant à chaque pas son gros bâton. A un enfant qui s'était approché de son domicile, il avait, paraît-il, accueilli l'infortuné par ces mots :

- Attends seulement que je t'étertisse !

Au siècle précédent vivait un autre original. Ce « Mon Daniet » avait bâti au bord du chemin des Mines une petite baraque qui existe encore et qu'on appelait par dérision le Château. Pourquoi ses fenêtres s'ouvraient-elles toutes du côté de bise ? Pour voir brûler le Solliat, déclarait le propriétaire. C'est lui qui se livra à une expérience peu banale. Il déposa un pi (gnu = bille) dans la chéneau du toit et, constatant le lendemain qu'il ne s'était pas déplacé, il en conclut en toute logique que la terre ne tournait pas !

La maison

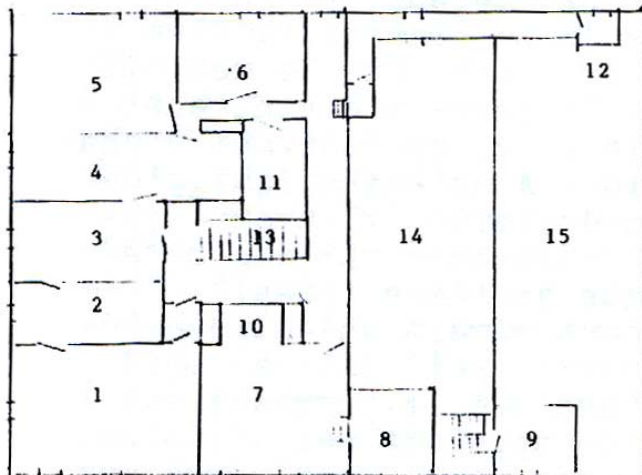
On découvre le plan de celle-ci à la page suivante. Elle avait été construite en 1803 par mon trisaïeul, Jacques-David-Philippe Aubert. A part les murs extérieurs et quelques pans de murs intérieurs, elle est entièrement en bois, d'où le danger d'incendie, d'autant plus grand que de mon temps on utilisait encore des lampes à pétrole et des bougies dans les locaux et les corridors sans éclairage électrique.

C'était le plus grand bâtiment du village dont toutes les fermes étaient construites sur le même plan. En bas un grand corridor transversal séparant le rural de l'habitation donnait accès dans une vaste cuisine centrale communiquant avec une chambre devant et le cabinet d'horlogerie et une chambre derrière.



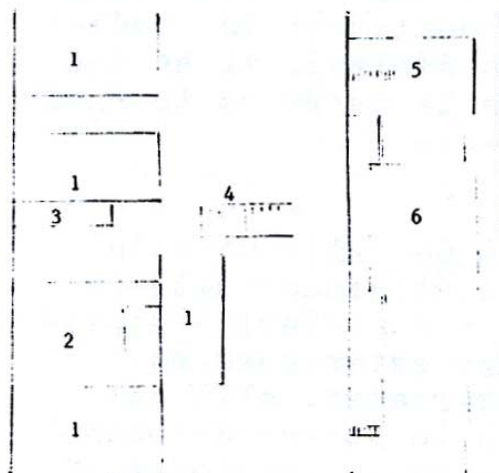
La maison familiale construite en 1803

premier étage



- 1 chambre devant
- 2 bureau
- 3 cuisine
- 4 chambre à coucher avec alcove
- 5 chambre derrière
- 6 chambre des pommes
- 7 chambre à tente Lucie
- 8 cuisine
- 9 chambre des faucheurs
- 10 alcove
- 11 chambre borgne
- 12 cabinets
- 13 escaliers venant du rez-de-chaussée
- 14 grange
- 15 solin

PLAN DU GALETAS *



- 1 réduits
- 2 chambre
- 3 banc de menuiserie
- 4 escalier du pigeonnier
- 5 soleret
- 6 chariot
- 7 técha

* très approximatif.

A l'étage le même plan initial fut modifié, vraisemblablement lors de la suppression des grandes cheminées à hotte. La cuisine fut partagée en deux et la chambre devant en trois, la chambre proprement dite, son corridor d'accès et un petit bureau. Seule la chambre derrière n'a pas changé. Une autre chambre, celle

de la tante Lucie, s'ouvrait sur le devant de la maison, complétée par une petite cuisine surélevée reposant sur une poutre verticale. On pouvait y parvenir depuis le néveau par un rustique escalier de bois qui donnait aussi accès à un local bien primitif où logeaient les faucheurs pendant les fenaisons.

Derrière se trouvait la chambre des pommes, et au centre, la chambre borgne où l'on menaçait d'enfermer les enfants désobéissants. En général on n'y mettait que des saucissons et on y entreposait quantité de vieilleries. Avec ses corridors et ses passages, ce premier étage était un véritable labyrinthe, prolongé encore par l'extraordinaire corridor surélevé qui conduisait au cabinet situé à l'aplomb de l'écurie. Pour agrémenter son parcours, on en avait décoré les parois de vieilles gravures dont l'une, qui n'a pas été oubliée, représentait un homme accablé auquel la vue de sa femme maniant un balai inspire la réflexion suivante :

- Je pense à ces pauvres sultans qui ont jusqu'à des 50 femmes !

Le galetas comportait un vaste espace dominant la grange, traversé par une grosse poutre qu'il fallait enjamber, et du côté du vent, une série de réduits et même une petite chambre. On y entassait notre provision de bois et les réduits renfermaient des vieilleries de tous genres, vieux outils et anciens instruments d'horlogerie, journaux, etc., que l'on gardait parce que c'était plus simple de les conserver que de les détruire. Les jours de pluie on y faisait des fouilles qui augmentaient encore le désordre, dans l'espoir toujours déçu d'y découvrir un trésor. Et l'on fouillait aussi des papiers soit vieilles lettres à la recherche d'anciens timbres. Personne hélas n'a eu l'idée de conserver cette correspondance de l'ancien comptoir d'horlogerie.

Il y avait aussi un banc de menuisier avec son outillage que nous utilisions pour fabriquer des objets de bois, de petits bateaux par exemple. C'est aussi au galetas que s'ouvrait la cheminée d'aération de la pièce où dormait l'oncle Léon, derrière la cuisine d'en bas. On y introduisait des bouts de bois qui devaient s'accumuler dans la partie inférieure. Personne ne nous l'a jamais reproché !

A un niveau plus élevé s'étendait encore un plancher supérieur qu'on appelait, je ne sais pourquoi, le pigeonnier, et auquel on accédait par un escalier de poules, dernier refuge des vieilles cages, d'anciennes fenêtres, d'outils inutilisés, etc., le tout décoré de toiles d'araignées chargées de poussière. Autrefois on y avait aménagé un fumoir à viande, c'est-à-dire un petit réduit tapissé intérieurement de tôle avec une ouverture dans la cheminée de notre cuisine pour que la fumée puisse y pénétrer. Un drame faillit s'y produire au début du siècle. Au cours d'une partie de cache, un gamin du voisinage qui conserva jusqu'à sa mort le surnom de Polpol, s'y réfugia sans remarquer que la porte ne s'ouvrait que de l'extérieur. Vint l'heure de la préparation du goûter. Le pauvre garçon commença à tousser puis à hurler assez fort pour que maman l'entende par la cheminée et vienne le délivrer.

Nous n'occupions en principe que l'appartement du premier étage dont le loyer mensuel était de 30 francs, mais en fait toute la maison était à notre

disposition, et partout nous nous sentions chez nous. Et nous en profitions les jours de pluie pour rebouiller dans les vieux réduits, pour sauter dans le foin ou pour faire des parties de cache au cours desquelles on grimpait par les échelles du rural, traversant les appartements jusqu'à ce que les parents y mettent fin. A ces jeux participaient Paul et Cécile, nos cousins de Lausanne, qui passaient leurs vacances au Solliat, Mathilde Reymond, la sœur cadette de Jean, et éventuellement d'autres voisins.

A cette époque et jusqu'en 1920, c'est-à-dire pendant mon enfance, le rez-de-chaussée était occupé par le ménage de l'oncle Paul qui exploitait le domaine et travaillait à l'établi, de la tante Lucie et du vieil oncle Léon. Nous y étions parfaitement à l'aise, plus encore qu'au premier étage. Quand nous voulions faire quelque chose de salissant ou de bruyant, on allait le faire en bas. Je me rappelle y avoir fondu et coulé du plomb, ce qui aurait été difficile dans notre appartement.

La maison était déjà éclairée à l'électricité, car nous étions des progressistes. Mais les bâtiments voisins ainsi que celui du grand-papa de Chez-le-Maître, ne connaissaient encore que le pétrole.

Le prix de l'électricité était forfaitaire, en ce sens qu'on payait tant par lampe, sans tenir compte de la consommation. C'est pourquoi on avait le minimum de lampes, quatre dans notre appartement, puis plus tard une 5^{ème} dans la chambre derrière, mais on les laissait allumées pendant la soirée. En revanche en dehors de ces lieux privilégiés, tout était sombre, et pour y circuler, il fallait se munir d'une lampe à pétrole ou d'une bougie.

Le ramonage de la cheminée de la cuisine où se concentraient toutes les fumées de l'appartement, était à la fois un spectacle impressionnant pour un enfant et une belle corvée pour la mère de famille. La tête protégée par un capuchon, les coudes et les genoux renforcés par des plaques de cuir, le ramoneur s'introduisait dans le trou noir de la cheminée et y grimpait en la raclant. Parvenu en haut, il frappait sur le chapeau de tôle extérieur pour prouver qu'il ne s'était pas arrêté en route, puis il faisait demi-tour et redescendait en raclant l'autre face de la conduite dont il ressortait ruisselant de suie. Ensuite il n'y avait plus qu'à nettoyer la cuisine.

La porte d'entrée de la maison et celles d'accès aux deux escaliers et au néveau, avaient la particularité de se refermer automatiquement grâce à d'ingénieux systèmes de poulies et de contrepoids, chacun avec son ronronnement particulier.

La plupart des maisons du village avaient un banc à côté de la porte d'entrée. Par beau temps les femmes s'y installaient pour faire de menus travaux, nettoyage et préparation de légumes le matin, travaux à l'aiguille l'après-midi, et tout le monde profitait pour toutes sortes d'activités.

Lors des soirées douces d'été, on s'y asseyait pour voir venir la nuit, assister à l'apparition des premières étoiles ou le lever de la lune sur le Mont-Tendre ; alors que des familles voisines passaient et repassaient sur la route dans leur

promenade vespérale. Dans ces rares moments privilégiés, le Solliat vivait comme un village méridional.

Le jardin tenait aussi une grande place dans notre existence. A une époque indéterminée on l'avait enclos de barrières de bois soutenues par des « colondés » de pierre taillée, et on y avait aménagé des allées de graviers, des bordures de buis et des baies de groseilliers et de raisiniers. On y avait même planté des pommiers, une curiosité à la Vallée mais peu productive. Au centre se dressait un pluviomètre qui permettait à papa de comparer les précipitations du Solliat de celles du collège de Chez-le-Maître.

Dans une plate-bande, on cultivait aussi quelques fleurs, capucines, lin rouge, réséda, ancolies, et un rosier d'une ancienne variété, aux fleurs roses pâles et très parfumées.

J'étais très jeune quand on construisit le pavillon destiné surtout à ma grand-mère, pour lui permettre de jouir du jardin à l'abri comme refuge par des enfants et des adolescents qui voulaient jouer ou lire sans être dérangés.



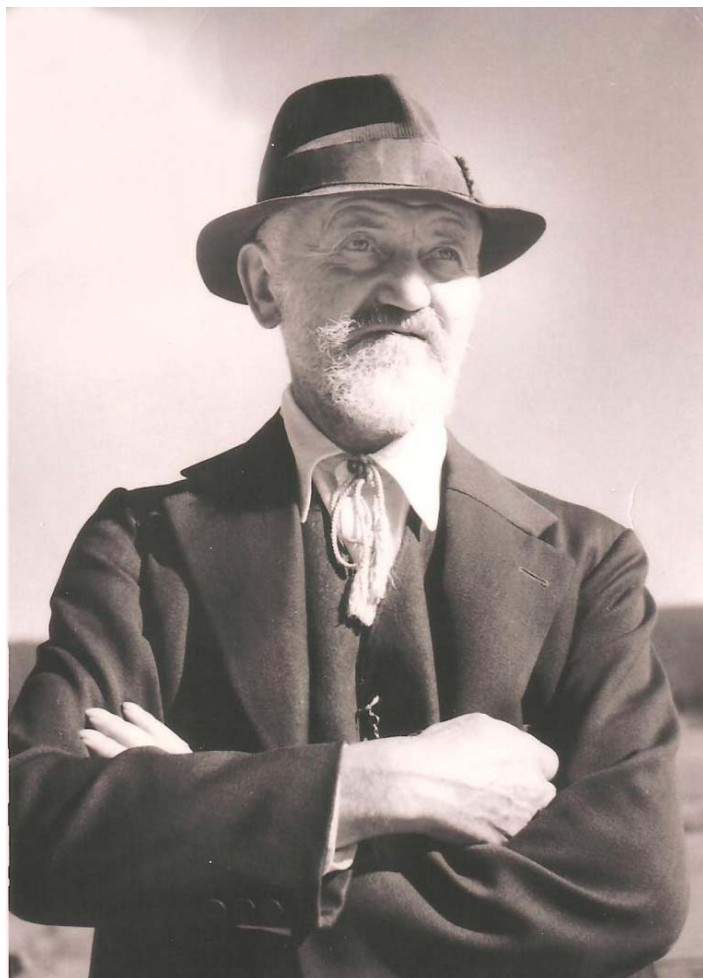
La famille

En fait j'ai été pratiquement fils unique pendant une bonne partie de mon enfance. En effet, dès que mes frères ont commencé leurs études, je me suis trouvé seul à la maison, sauf pendant leurs vacances. Peut-être en est-il résulté un plus grand attachement avec maman.

Notre enfance a été conditionnée par la forte personnalité de papa. C'était un homme remarquable et il fut un excellent père de famille, soucieux du sort des siens, donnant à ses enfants le modèle d'une vie exemplaire, mais il n'a jamais été un papa. Il se trouvait toujours à un niveau bien supérieur à celui de ses enfants. Ainsi il ne participait pas à nos jeux, ne manifestait guère d'intérêt pour nos lectures, nos collections de timbres, et dans ses mémoires, il ne parle pas de ses jeunes enfants.

Il ne se fâchait jamais et ne nous grondait pas ; ce n'était pas nécessaire. Sa seule présence suffisait à nous rendre sages. La grand-maman de Chez-le-Maître, que ses petits-enfants Nicole devaient appeler plus tard la Petite-Grand, prétendait malicieusement qu'il lui suffisait de froncer les sourcils pour que je me mette à pleurer. C'était exagéré, mais cela exprimait assez bien la situation.

Jeune, il devait avoir un caractère enjoué, puisque ses camarades d'études l'avaient surnommé « Printemps ». Vers 1910, il souffrit d'une dépression consécutive vraisemblablement à un excès de travail, car, à côté de son poste au collège, il enseignait les mathématiques à l'école d'horlogerie, rédigeait la Feuille d'Avis et poursuivait ses recherches de botanique. Il s'en remit, mais peut-être lui resta-t-il une certaine mélancolie. Je me souviens que certains jours il était sombre, restait silencieux et ne répondait pas aux questions qu'on lui posait. Ce fut une époque pénible et mon frère Samuel, alors élève au collège, en souffrit. C'est peut-être pour cette raison qu'il n'est pas resté attaché à la Vallée autant que moi, car de mon temps la situation s'était améliorée et je n'ai nullement souffert d'avoir mon père comme professeur.



Samuel Aubert, professeur, père de Daniel, savants autant l'un que l'autre ...

A ce propos, il fit preuve à mon égard d'une grande confiance. Quand un travail écrit de mathématiques ou de sciences avait été fixé au lendemain, il introduisait dans mon sac le cahier renfermant les données pour que je le lui remette en arrivant au collège.

- Je sais que tu ne les regarderas pas, m'avait-il dit.

Une fois la tentation fut forte, j'ouvris le cahier mais le refermai immédiatement sans rien y lire. Belle leçon, mais dure épreuve !

C'est curieux qu'il y ait eu si peu de contact avec ses fils alors qu'il était très proche de ses élèves et pourquoi n'a-t-il pas essayé de nous initier à la botanique en attirant notre attention sur la beauté et l'intérêt de certaines plantes ? Il est vrai que je me suis comporté de la même manière avec mes propres enfants dans le domaine de la géologie !

Papa avait parfois des idées bizarres, comme ce refus de sucrerie. On n'en achetait jamais, mais il nous arrivait de recevoir quelques bonbons. Samuel dut aller les semer au jardin dans l'espoir de les voir germer et les miens tombèrent dans le bassin de la fontaine.

Pendant la guerre de 14-18, alors que Philippe devait faire le choix d'une profession, papa avait déclaré :

- Quelqu'un qui sait traire et faucher s'en tirera toujours.

C'est pourquoi le pauvre Philippe passa une année dans une berme bernoise dont il tira grand profit. A propos de Philippe encore, je crois me souvenir qu'il aurait accepté d'aller à l'école d'horlogerie, mais que papa ne l'y encouragea pas, comme s'il avait éprouvé quelque angoisse à l'idée de conserver ses fils près de lui.

De cette attitude du chef de famille résultait évidemment une certaine tension, dont nous n'étions pas conscients mais qui se révélait pas la négative quand, pour une raison ou une autre, elle disparaissait. Ainsi il arrivait que papa s'absentait pour une journée entière. On le ressentait comme une détente, presque comme une fête. Je me souviens aussi qu'en deuxième du collège, mon après-midi de congé ne coïncidait pas avec celui de mon père. Alors maman faisait du thé que nous buvions ensemble en toute tranquillité.

C'est maman bien sûr qui a le plus pâti de cette situation. Elle devait avoir un caractère gai et sociable qui ne put s'épanouir. Elle ne pouvait même pas accueillir des visites au Solliat, car son mari supportait mal leur présence quand il rentrait de l'école en fin d'après-midi. Et il ne faisait rien pour alléger sa tâche ; je le vois encore parcourir l'appartement avec ses gros souliers pleins de neige et maman de le poursuivre pour lui mettre une panosse sous les pieds.

Avec son frère et sa sœur qui habitaient la maison, il n'avait aucun contact fraternel et ne leur parlait guère, et non sans une certaine rudesse, que quand il avait une communication à leur faire.

En revanche, hors de la famille, au CAS par exemple, il se montrait sous un autre jour. Plein d'entrain, il animait la conversation, écoutait ou racontait des histoires. Et il ne faut pas oublier la valeur de son enseignement, de ses travaux

scientifiques et de ses nombreux articles dans la Revue, ainsi que son activité en faveur de la protection de la nature dont l'influence locale est encore perceptible.

Chez-le-Maître l'atmosphère était toute différente. Pourtant la Petite-Grand, seconde femme du grand-papa, nous recevait sans chaleur excessive, car pour elle nous n'étions que les enfants de Julia. Mais le grand-papa ! Il me prenait sur ses genoux, me cajolait, faisait sonner sa montre à répétitions et s'écriait :

- Donnez-voir quelque chose de bon à ce pauvre petit !

Et la tante Tilly de se mettre en quatre pour m'amuser et me gâter.

Pourtant ce n'était pas le Solliat. Une certaine année, je devais avoir 5 ou 6 ans, maman avait participé à la course du collège et l'on m'avait mis en pension Chez-le-Maître pour 3-4 jours. Le deuxième jour, accompagnant Tilly au marché du Sentier, j'y rencontrai la tante Lucie. Je ne voulus plus la quitter et rentrai avec elle au Solliat. On en a reparlé souvent, de cette désertion !

La cuisine

Notre alimentation était essentiellement à base de lait et de pain. Quand nous étions tous là, l'un de nous se rendait chaque soir à la laiterie pour en acheter 5 litres et nous achetions le pain en grosses miches d'un kilo, jamais de croissants ou de ballons. Du pain dont on se disputait les baisers, c'est-à-dire leurs surfaces de contact dans le four où la croûte ne s'était pas durcie. Les restrictions imposées pendant la guerre de 14-18 donnent la mesure de notre consommation habituelle. La ration quotidienne de 225 grammes équivalait à peu près la moitié ou aux trois-quarts de ce que nous mangions en temps normal. Les pommes de terre firent la différence.

À déjeuner je buvais deux grands bols de lait sans café avec du pain trempé et mangeais du fromage et de la confiture, mais pas de beurre. Le beurre n'est pas pour les enfants, seulement pour les parents, avait déclaré papa je ne sais pour quelle raison. Pour la récréation, j'emportais dans ma poche un gros morceau de pain enveloppé dans du papier de journal.

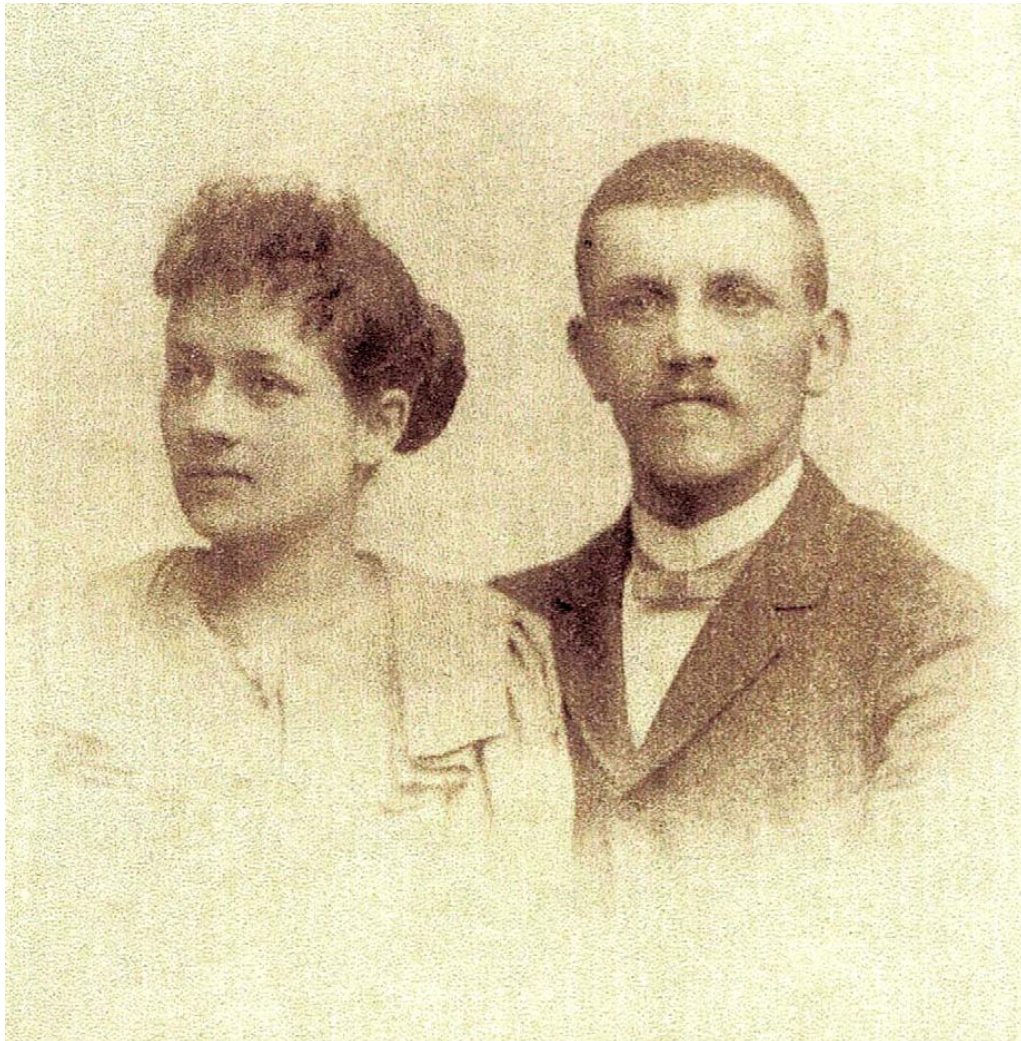
Le menu de midi ne différait guère de celui d'aujourd'hui, sauf que le choix des légumes était plus restreint. On mangeait beaucoup de pommes de terre dont on remplissait plusieurs caisses à la cave en automne. En hiver on n'achetait pas de légumes, mais on consommait des choux et des choux-raves du jardin, avec du lard et de la frêche, spécialité de saucisse de la Vallée, mais pas de carottes, car papa ne les aimait pas, et il me semble que nous ignorions les poireaux. En été le jardin nous fournissait des pois, des côtes de bête, des épinards que nous appelions des herbes.

Quant aux laitues, nous fîmes leur connaissance dans des circonstances particulières. En 1910 ou 1911, pour se remettre de sa dépression, papa passa quelques semaines de repos à Mont-la-Ville, et un beau dimanche, maman et ses trois fils franchirent à pied le Mollendruz pour lui rendre visite et dîner avec lui.

C'est là qu'on nous servit des laitues, dont le moins qu'on puisse dire, c'est que cette verdure nous parut peu savoureuse.

On mangeait aussi beaucoup de pommes dont on faisait provision.

A midi, nous buvions l'eau du robinet, et papa de l'eau d'Henniez dont il avait pris l'habitude lors d'une légère crise de diabète. Il n'y avait pas encore de livreurs. La caisse de bouteilles parvenait à la gare du Sentier où il fallait en prendre livraison et réexpédier les bouteilles vides. Cela prenait un après-midi.



Julia Aubert née Nicole et son mari, Samuel Aubert

Il n'était pas encore question de café, mais après dîner papa restait à la cuisine, lisait la Revue et la Gazette en buvant une ou deux tasses de maté et en fumant sa pipe.

On ne parlait pas encore de souper, mais à 5 heures et demie environ avait lieu le goûter, avec le même menu qu'au déjeuner, avec des pommes cuites ou de la rhubarbe, plus rarement de la crème au chocolat ou des croûtes dorées, et dans des circonstances exceptionnelles, de la crème fouettée.

Pour la cuisine, on faisait une provision de beurre fondu. Dans un pâturage on achetait 2-3 mottes de beurre que l'on enveloppait dans des feuilles de gentiane. On le fondait sur le fourneau de la cuisine et on remplissait des toupines de ce beurre odorant. Le résidu, la drêche, sorte de pâte brunâtre, était consommé en de délicieuses tartines.

Il n'y avait pas encore de frigidaire. C'est pourquoi, en été du moins, après chaque repas, toutes les denrées sensibles à la chaleur devaient être déposées à la cave dans un petit buffet, à l'abri des souris.



Julia Aubert à gauche, née Nicole, future épouse de Samuel Aubert, fille de David Nicole (1850-1942) Avec ses deux sœurs.

Les vêtements

Je me souviens mal des habits que je portais dans mon enfance, assez pourtant pour me rendre compte qu'ils différaient beaucoup de ceux des enfants d'aujourd'hui. Dans ce domaine, voici deux événements significatifs. A quatre ans j'ai cessé de porter des robes. Je me souviens encore de la dernière, très jolie, que je quittai avec regret. C'est à 17 ans seulement, élève du gymnase, que j'ai enfilé mon premier long pantalon. Auparavant je portais comme les autres des culottes serrées au-dessous du genou.

C'est aussi à la même époque que j'ai chaussé pour la première fois des souliers bas. Auparavant je n'avais que de gros souliers montants et ferrés, étanches, et résistants à l'usure, bons pour la marche, mais utilisables aussi pour le ski, et même pour le patinage. On veillait à remplacer les clous pour retarder l'usure des semelles, et on les confiait au cordonnier pour les ressemeler ou les recoudre. On les achetait au Sentier, chez le Petit Zèbre.

Petite garçon, je portais en hiver de longs bas de laine qui montaient jusqu'au-dessus du genou, soutenus par des élastiques fixés aux boutons d'une espèce de gilet qu'on appelait la taille. Les chemises descendaient jusqu'aux genoux et remplaçaient les caleçons. Les pyjamas n'avaient pas encore fait leur apparition ; tout le monde dormait dans une longue chemise de nuit.

La semaine en tout cas, nous avions tous de grands tabliers ou des blouses qui se boutonnaient derrière. On ne connaissait pas encore les chandails et les pulls, mais existaient des espèces de gilets à manches en grosse laine appelés broussetous.

En ce temps, il n'était pas question de sortir tête nue. Même les enfants portaient un couvre-chef, casquette, bonnet ou chapeau, en hiver un passe-montagne à pompon qui pouvait protéger les oreilles. Je me souviens que l'achat de ces coiffures dans un magasin du Sentier était pour moi une épreuve, car j'avais une grosse tête, ce qui nous obligeait à choisir un modèle destiné à des garçons plus âgés.

Il n'y avait pas de magasins de confection, mais des tailleurs et des tailleuses qui confectionnaient uniquement des vêtements sur mesure. Je me souviens d'une vieille dame Simond du Sentier chez laquelle j'avais du me rendre à plusieurs reprises pour essayer un costume qu'elle me faisait. Une autre tailleur, une demoiselle Reymond de Derrière-la-Côte, venait de temps en temps en journée à la maison pour renouveler la garde-robe bien modeste de maman. Quant à papa, je pense qu'il avait recours à un tailleur. De toute façon il n'avait aucune prétention d'élégance et ses habits duraient longtemps. En toutes saisons il portait les mêmes vêtements de gros drap.

On se protégeait du froid et de la pluie au moyen de pèlerines à capuchons. Tous les hommes et les garçons avaient la leur.

Pas de machine à laver le linge à cette époque, mais des femmes de lessive qui venaient périodiquement pendant une journée. Cuire le linge à la chambre à

lessive, le battre et le rincer à la fontaine, l'étendre au jardin ou dans les corridors, c'était un dur travail.

Le bois

Avec quelques briquettes, c'était le seul combustible, tant pour la cuisine que pour le chauffage. Aussi sa préparation était-elle une opération importante qui durait tout l'été. Pendant toute la belle saison, il y avait devant chaque maison un chantier du bois, avec son chevalet pour le scier, son tronc pour le châpeler, d'énormes tas de bois façonné et des têtes contre les murs. Une scie mécanique qui passait de maison en maison pouvait faciliter le travail.

Pour nous l'opération se compliquait du fait que nous exploitions celui de notre pièce, du moins le sapin. On y abattait plusieurs arbres sur le déclin au moyen de la louve ou scie à deux mains ; il fallait ensuite les ébrancher puis les découper en billes de 2 mètres que l'on amenait à la maison sur un lourd charret à deux roues.

Papa pouvait alors pratiquer son sport d'été – l'hiver c'était l'enlèvement de la neige tombée du toit – qui consistait à les débiter à la scie puis à fendre les plots avec la hache. On demandait souvent aux enfants de rester assis sur la bille pendant le sciage pour assurer sa stabilité. C'était une épreuve de patience !

On avait aussi recours à eux pour monter le bois au galetas au moyen de corbeillons ou de perquets, sortes de hottes faites pour ça. C'était un gros travail, mais ce n'était pas tout. Chaque jour, en hiver du moins, il fallait remplir la caisse à bois de la cuisine, préparer du petit bois d'allumage. C'était aussi le travail des enfants dont maman devait se charger quand ils oublièrent de le faire. A elle aussi revenait le soin de préparer les feux et de les entretenir. Quel travail exigeait ce chauffage au bois !

Avant les Américains, les gamins de la Vallée ont inventé le chewing-gum en mastiquant la poix de l'épicéa ; pas la résine qui s'écoulait des plaies de l'écorce, mais la poix sèche et dure des vieilles cicatrices dont on prélevait des fragments sans débris d'écorce ou de bois pour les mastiquer. Au début cette poix adhérait aux dents, mais à la longue elle se transformait en une pâte ductile grise ou rose qui devait conserver un léger goût de résine. On appelait ça tourzer.

La variété la plus raffinée était la distillée. Pour l'obtenir, il fallait mettre le feu à un paquet de poix, recueillir avec la lame d'un couteau celle qui s'écoulait du brasier et l'introduire toute brûlante entre les dents.

Les fenaisons

Le domaine était exploité par l'oncle Paul, mais les fenaisons étaient l'affaire de toute la famille. Paul, le fils de l'oncle François, habitant Lausanne, venait passer ses vacances au Solliat pour y travailler. Était-ce seulement dans un esprit

d'entr'aide que l'on participait à cette entreprise, ou bien s'agissait-il d'une mémoire, celle du temps où l'existence de la famille dépendait de la prospérité du domaine ? Quoiqu'il en soit, on y travaillait comme s'il s'était agi d'une action de survie. Pourtant papa le faisait sans grand zèle, du bout de la fourche.

Pour les fenaisons, l'oncle Paul engageait deux faucheurs. Les dernières années, c'étaient de jeunes paysans de la plaine qui venaient s'engager entre foins et moissons, et ils avaient avantageusement remplacé leurs prédécesseurs, des « rouleurs », le baluchon et la faux sur l'épaule, qui passaient de maison en maison pour trouver de l'embauche.



Fenaisons au Solliat, à proximité même du village.

Je me rendais aux champs vers les 9 heures, juste pour participer aux dix-heures des travailleurs. Il s'agissait d'abord d'épancher le foin vert abattu par les faucheurs au début de la matinée. On appréciait les champs maigres qui ne donnaient qu'un foin léger et peu abondant, tandis que dans les bons champs, le travail était plus pénible. A l'époque ce foin était plein de fleurs, et aussi de poratiaux, les fruits et les fleurs des colchiques qui avaient fleuri l'automne précédent. Il était crépitant de sauterelles, des grenouilles s'en échappaient et l'on découvrait parfois des bourdonnières, colonies de bourdons dans un cocon de mousse. On en aspirait le miel avec une paille au risque de se faire piquer. Toutes les tentatives de les domestiquer en les mettant dans des ruches en carton échouèrent.

Ensuite, une fois la rosée disparue, toute l'équipe s'occupait à déchironner, c'est-à-dire à épancher le foin de la veille soigneusement entassé le soir

précédent. S'il restait du temps avant midi, on en profitait pour décharger les chars du jour précédent, et les faucheurs pour enchapler leur faux. Tout le village résonnait du bruit de leurs marteaux sur les enclumes.

L'après-midi, il s'agissait d'abord de tourner à la fourche tout le foin épandu le matin, puis, quand le vieux foin paraissait sec, on s'apprêtait à le ramasser. Il fallait tout d'abord le mettre en rues, c'est-à-dire à le rassembler en long afin d'autoriser au milieu le passage du char. L'oncle Paul louait un cheval pour la durée des fenaisons, ce qui facilitait l'opération, sinon il fallait pousser et tirer le char à bras et attendre pour l'engranger qu'un propriétaire de cheval veuille bien s'en charger.

Pendant le chargement je découpillais, c'est-à-dire recueillais ce que les râteleurs avaient rassemblé pour l'apporter vers le char. Une fois celui-ci terminé, quand on l'avait pressé et soigneusement peigné, son auteur l'examinait comme on considère une œuvre d'art, et toute l'équipe éprouvait un sentiment de succès et de réussite. On versait un verre aux ouvriers.

Ensuite il s'agissait d'enchironner le foin fauché le matin. Le déchargement ne posait plus guère de problème depuis que la grange était équipée d'un monte-charge actionné à bras, tandis qu'auparavant, il fallait jusqu'à 4 paires de bras pour hisser les fourchées de foin de palier en palier jusqu'au niveau du téchon. Dans un cas comme dans l'autre, on demandait aux enfants de piler le foin pour contribuer à le serrer.

Les champs étaient dispersés dans toute l'étendue de la zone villageoise, on perdait beaucoup de temps à se rendre de l'un à l'autre. Chacun avait un nom qui exprimait parfois sa nature : les Grandes et petites Rochettes, la Sagne, le Sablon, la Goutte, le Cul-du-Pré, etc.

Les fenaisons se terminaient au Pré de l'Orbe au Sentier. Vers 1840, lors du partage du domaine initial, cette grande parcelle était restée indivise et appartenait encore en commun à 3 propriétaires qui en fenaient chacun le tiers avec rotation chaque année. C'était du mauvais foin de marais, mais pour les enfants, sa récolte était une fête. On traversait le Sentier en char ; on prenait les 10 heures, parfois le dîner, au bord de l'Orbe. On y pataugeait et finalement on décorait l'échelette du dernier char du bouquet rituel d'épilobes et de reines de prés et l'on revenait triomphalement à travers le Sentier.

Et le soir un modeste ressat réunissait à la cuisine d'en bas tous les acteurs des fenaisons.

A la fin de celles-ci, l'oncle Paul me récompensait en me donnant quelques francs. Il ne s'agissait pas de les dépenser, mais de les mettre dans ma crousille, puis plus tard à la Caisse d'Epargne. Il n'était jamais trop tôt pour apprendre à économiser !

Telles étaient les fenaisons par le beau temps. Par temps défavorable elles n'en finissaient pas, le foin perdait de sa valeur, jaunissait parfois et il fallait pour tant payer les faucheurs qui n'avaient pas grand-chose à faire. C'était la ruine pour de petits paysans.

Pendant les années de guerre, on – c'est-à-dire l'oncle Paul – s'était remis à cultiver des pommes de terre, à engraisser un cochon et à semer de l'orge. Cela nous a réappris d'anciens gestes : arracher les pommes de terre avec le croc, sorte de fossoir à deux dents, battre l'orge au flot ou fléau et le vanter avec une vanne à bras. La dernière fois, en 1918 probablement, les gerbes d'orge restèrent entreposées au galetas pendant plusieurs semaines, et quand on les battit, on n'obtint que peu de grains, mais beaucoup de pétoles de souris !



Paul Aubert, frère de Samuel, et sa femme Clémentine

L'école

Il n'y avait pas d'école enfantine au Solliat, mais une classe primaire à quatre divisions. On la fréquentait donc de 7 à 10 ans. Elle était tenue par Lucie Capt de l'Ecofferie, institutrice de grande valeur et d'une autorité de premier ordre. Lorsqu'un garçon se montrait un peu turbulent, elle lui maintenait d'une main ses deux bras derrière le dos tout en poursuivant son activité de l'autre. Pour moi qui savait lire, les débuts furent presque décevants. La régente me chargeait parfois de faire lire un camarade qui avait de la peine. A cette époque on apprenait encore le livret en le récitant en chœur comme une espèce de mélopée : 1 x 2 2, 2 x 2 4, 3 x 2 6, etc. et l'on chantait de tout son cœur : la Suisse est belle, qu'il la faut chérir, sachons pour elle vivre et mourir. Un souvenir précis. En orthographe on avait considéré les mots commençant par un h muet puis fait une dictée comportant plusieurs de ces cas. Dans mon zèle, je mis un h devant quantité de mots ; je me rappelle que j'écrivis hmouche !

Un après-midi par semaine les garçons de 9 et 10 ans se rendaient au Sentier pour faire de la gymnastique avec les élèves de 11 ans et au-dessus, pendant que les filles avaient leur leçon de couture. Le contact avec des élèves dont les plus âgés avaient 15 ans, n'était pas toujours facile. Une fois l'un d'eux voulu me chicaner, un autre grand, Noldy Golay de Chez-le-Brigadier, intervint en ma faveur :

- Laisse-le tranquille, il est du Solliat !

Une menace pesait en permanence sur ces classes primaires : la visite de l'inspecteur ! Je ne sais pourquoi on craignait tant ce visiteur qui était très certainement plein de bonnes intentions.

Au début de la guerre de 14, j'avais donc 9 ans, une fois par semaine on était invité à se rendre à l'école, le soir ou le samedi après-midi, pour apporter notre secours aux belligérants, plus précisément à l'armée française. Les filles tricotaient des carrés de laine destinés à faire des couvertures et les garçons faisaient de la charpie pour les pansements. Mais cette activité, en retard d'une guerre, ne dura pas longtemps.

A 11 ans on quittait donc la petite école du Solliat pour fréquenter une classe du Sentier. Le régent Giriens y avait créé une organisation sociale extraordinaire qui lui donnait beaucoup de liberté. Ainsi une fille placée devant une fenêtre à travers laquelle elle distinguait le clocher de l'église, était chargée de crier les heures. Je l'entends encore crier :

- M'sieu, c'est la demi.

Un autre élève de son côté criait : « M'sieu on a tapé », quand Mme Giriens frappait sur le tuyau d'eau pour inviter son mari à monter à l'appartement.

Quand il s'absentait, ce qui arrivait souvent, la classe continuait. Il nous fixait une tâche, calcul, copie, etc. Un élève de confiance s'installait au pupitre et rappelait à l'ordre les bavards et notait le nom des récalcitrants.

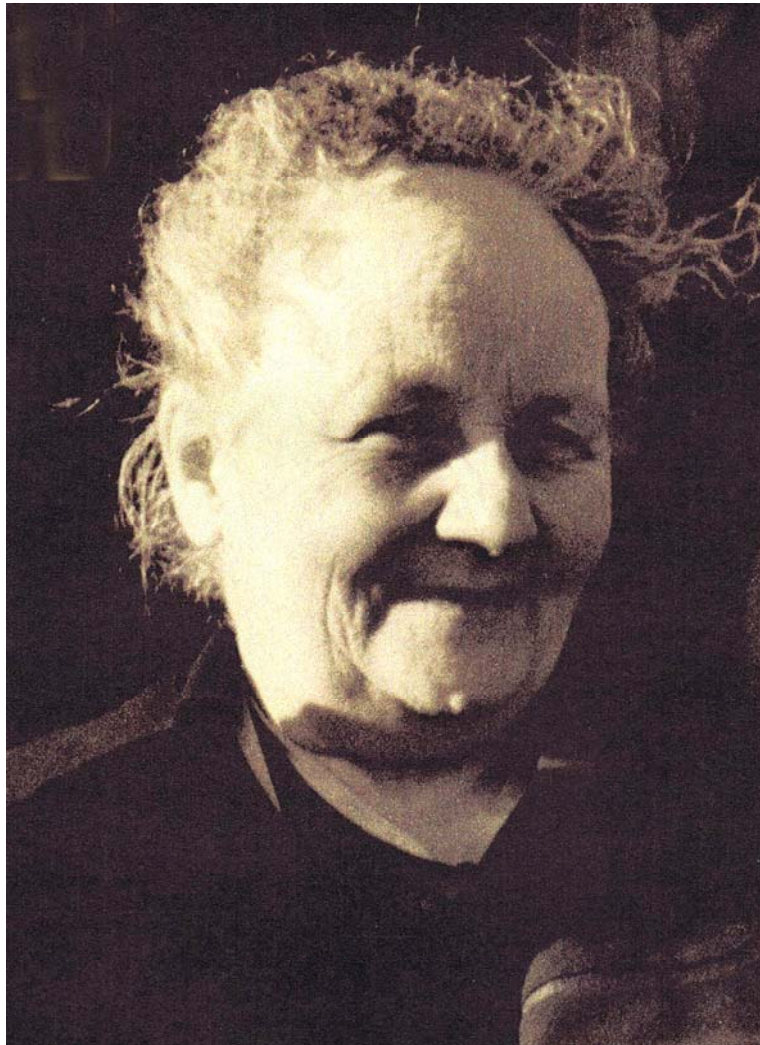
Le régent distribuait encore sur les doigts des turbulents quelques coups de baguette. Il en avait deux, une qui avait conservé son écorce et l'autre qui avait été pelée. Alors avant chaque exécution il demandait au condamné :

- Veux-tu de la brune ou de la blonde ?

Une autre punition consistait à aller au coin, c'est-à-dire à passer quelques instants debout dans un coin de la salle en lui tournant le dos. En automne un élève était désigné pour surveiller et retourner les pommes que ses camarades plaçaient sur le fourneau. Quand elles étaient à point, on interrompait la leçon pour les manger.

Les leçons de gymnastique avaient lieu au local de gymnastique situé au-dessus de l'Hôtel du Lion d'Or. On s'y rendait en bon ordre sous la direction de l'un de nous tandis que le régent y allait pour son compte par le Lion d'Or où il devait s'arrêter quelques instants. On commençait la leçon de gym sans lui.

Bref, je ne sais pas si on apprenait grand-chose dans cette classe, en tout cas on ne s'y ennuyait pas.



Julia Aubert née Nicole

Il ne devait pas y avoir de concierge, car chaque samedi quelques élèves étaient désignés pour balayer la classe une fois leurs camarades partis. C'était une belle corvée et une belle poussière. On ne déplaçait pas les bancs et les tables. On se traînait dessous pour recueillir avec une brosse et une ramassoire tous les débris de la semaine, et il y en avait.

Au collège ce fut différent. On s'y trouvait avec les enfants du Brassus qui nous paraissait presque une terre incognita. Chose curieuse, les garçons de la paroisse du Sentier s'appelaient par des diminutifs : Robi, Milet, Gacel, Danis, c'était moi, tandis que ceux du Brassus portaient des surnoms : Zébédée, Pivoine, Sagon, etc., sauf un qui n'en avait pas besoin. C'était un Français, il s'appelait Cretin !

Pour être Chez-le-Maître à 7 heures du matin en été et à 7 ½ heures en hiver, et souvent chemins et routes encombrés de neige, il fallait se lever tôt. Au Sentier on croisait les ouvriers qui se rendaient à fabrique Lecoultré.

La classe inférieure du collège était tenue par une jeune maîtresse que nous appelions la petite Yvonne. Malgré sa taille et son âge, elle jouissait d'une grande autorité. Dans certains domaines cet enseignement était d'une grande nouveauté, celui de l'allemand, par exemple. Mais c'est surtout l'histoire et la géographie qui furent, pour moi en tout cas, une révélation. Jusqu'alors on ne nous avait enseigné, avec beaucoup de répétitions, que celles de la Suisse, et voilà qu'on nous parlait des îles de l'océan Pacifique d'une part, des Assyriens et de l'ancienne Egypte de l'autre. Je me souviens du choc que j'en avais éprouvé.

Dans les classes supérieures l'enseignement était très inégal. Celui de papa était excellent bien qu'il souffrit déjà d'une légère surdité dont profitaient certains élèves. Il enseignait donc les mathématiques et les sciences – celle de la botanique a marqué plusieurs élèves – et le dessin technique, mais aussi les travaux de menuiserie, ce qui n'était pas précisément sa spécialité. Il donnait aussi une heure de morale à des enfants de 13 ans dans une interprétation très originale en traitant de l'histoire locale, l'inventaire de ses valeurs naturelles, son organisation politique, etc...

Il me traitait comme les autres, sans sévérité excessive, contrairement à ce qui s'était passé avec Samuel. De mon côté je me conduisais comme mes camarades et répondais à ses questions : non Monsieur, ou oui Monsieur, comme tout le monde !

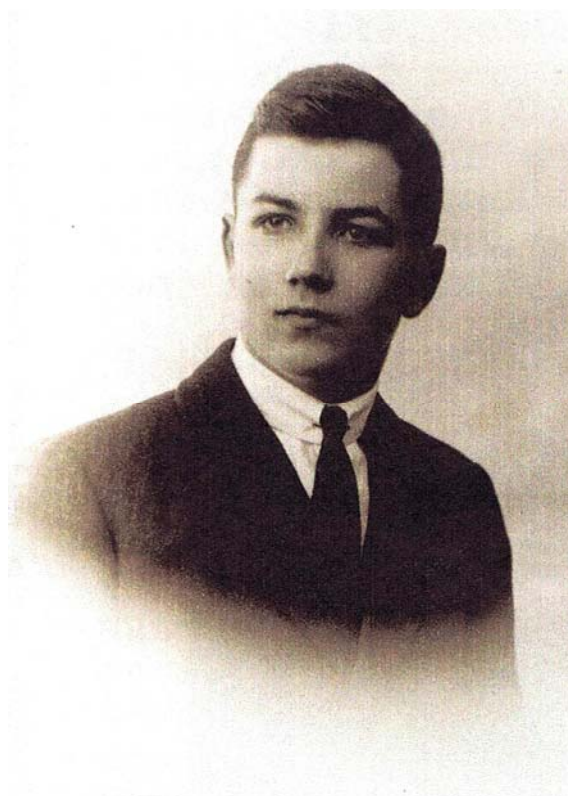
Les leçons des autres maîtres étaient très inégales. L'un d'eux enseignait le français, révélait de temps en temps une qualité d'enseignement exceptionnelle, mais d'habitude l'enseignement l'ennuyait et le moins qu'on puisse dire est qu'il n'essayait pas de le dissimuler. Dans ses leçons de rhétorique et de théorie du chant, il nous faisait apprendre des textes par cœur, sans explications ni exemples. Nous n'y comprenions strictement rien.

La gymnastique ne valait guère mieux. Elle nous était donnée par l'oncle Léon, Léon Aubert qui avait épousé la sœur de maman. Les leçons avaient

toujours lieu dans un local et s'inspiraient du programme de la Société fédérale de gymnastique et le moniteur ne quittait jamais sa veste et son col amidonné.

A la fin de la 2^{ème} classe, nous avions alors 15 ans, un bon nombre d'élèves quittaient le collège pour entrer en apprentissage, surtout à l'école d'horlogerie. En 1^{ère} classe nous étions peu nombreux, une douzaine, et nous nous considérions comme une sélection. Mais on nous traitait encore comme des enfants.

A la fin de l'année scolaire, une fois les examens terminés, avait lieu réveillon. Le bâtiment était mis à notre disposition. Nous y passions une joyeuse soirée. Nous nous installions dans la salle des maîtres pour y boire le thé préparé par la concierge et y manger les gâteaux et les biscuits que chacun avait apportés. Puis nous nous séparions bien sagement, non sans éprouver une certaine nostalgie, avec le sentiment que cette petite fête marquait la fin de notre enfance.



Daniel Aubert

Les vacances d'automne

Ce sont celles qui ont laissé le plus de souvenirs et les plus beaux, non pas à cause de leur durée – 4 semaines dans les classes primaires, deux seulement au collège – mais en raison du fait que pendant plus d'un mois le territoire du Solliat devenait un vaste pâturage où les enfants jouissaient des mêmes libertés que les vaches.

En effet, les paysans du village avaient l'habitude de « mêler », c'est-à-dire de laisser paître librement leur bétail, retenu par des jeunes bergers à chaque extrémité du vallon et du côté de la Golisse.

Il fallait évidemment protéger les plantages qu'on appelait jardins de choux, et comme on ne connaissait pas encore le fil de fer barbelé, et moins encore la clôture électrique, on le faisait en construisant de monumentales palissades de pieux et de couennaux.

La liberté du bétail exigeait de laborieux préparatifs afin d'éviter que certains fauchent leur regain et pâturent ensuite celui des autres. C'est pourquoi, juste avant le grand jour, le comité de la Société des regains visitait chaque parcelle, estimait la valeur de son regain, notait son tendue, puis établissait le compte de chaque membre en fonction de l'effectif de son troupeau. Ce devait être très compliqué.

Enfin venait le grand jour, le 25 septembre. On étrillait soigneusement le bétail et l'on ensonnait chaque bête en fonction de son caractère et de sa taille. Les plus belles vaches portaient des grosses cloches qu'on nommait presque en latin campandes ; les plus robustes des toupins ; aux autres étaient attribuées des cloches plus petites et de toute la gamme des sonnailles, des toupins et de leurs dérivés : chamonix, toupénets, quercans, tapes, grillets !

Les premières heures étaient fort animées. Très excitées les bêtes couraient dans tous les sens, se livraient à de sérieuses empoignades, jusqu'à ce que la faim les rende plus calmes. Les jours suivants, à part quelques escarmouches, les troupeaux de chaque écurie paissaient paisiblement en se déplaçant dans le territoire, les modzons et les veaux faisant bande à part.

A la fin de l'après-midi, il fallait aller rapercher, et c'étaient souvent les enfants qui s'en chargeaient. On avait tous des fouets qu'on s'efforçait sans grand succès de faire claquer et on ramenait le troupeau à l'écurie en poussant des cris d'encouragement.

Mais le charme de ces vacances tenait à la liberté et à l'espace illimités dont nous jouissions. Outre les jeux habituels, on pouvait en faire d'autres. On jouait simplement aux vaches en se mettant au cou une clochette au détriment de la propreté de nos cols de chemise.

On profitait de l'espace pour faire monter des cerfs-volants construits de quelques légères baguettes de bois et d'un bout de toile et équilibrés par une queue alourdie de torchons de papier.

C'était aussi la saison du tir à l'arc. On fabriquait des arcs avec de souples tiges de noisetier que l'on allait cueillir sur la côte du Rochery, et des flèches avec des esquilles de bois que l'on taillait avec le couteau que chaque garçon portait dans sa poche, relié à un bouton du vêtement par une chaînette. On ne disait pas tailler le bois, on disait chappuiser. On n'essayait pas de placer les flèches sur une cible, seule la distance trahissait la puissance de l'arc, la qualité de la flèche et bien entendu la force du tireur nous intéressaient. On essayait de tirer par-dessus la maison au risque de perdre les flèches sur le toit.

Enfin il y avait surtout les berbots. De temps en temps quelques enfants, surtout des garçons, convenaient d'en organiser un. On se procurait alors une marmite de fonte à anse, on y mettait de l'eau, une pincée de sel et quelques pommes de terre que l'on allait cuire sur un pierri, un de ces tas de pierres et de blocs, témoins dans les champs des anciens travaux de défrichage. Tout en maintenant le feu et en surveillant le contenu de la marmite, on essayait de fumer. Mais à défaut de tabac et de vuarbe (clématite sauvage), on se rabattait sur des feuilles de fayard enroulées qui avaient un goût atroce.

Quand toute l'eau avait disparu, on secouait la marmite et on la remettait un instant sur le feu pour obtenir des grillons et ensuite on se régalaient et on rentrait sales et enfumés mais heureux comme tout.

C'était aussi l'époque du déjardinage, c'est-à-dire de l'arrachage des betteraves fourragères et surtout des choux-raves dont on faisait ample provision. On en sacrifiait un gros pour en faire une lanterne représentant grossièrement une tête humaine. Et le soir, après l'avoir fixée au bout d'un bâton et éclairée intérieurement d'une bougie, on la promenait par le village et on l'appliquait à certaines fenêtres pour faire « peur aux gens » qui la voyaient de l'intérieur.

C'était aussi à cette saison que le taupage était le plus actif. Avec le talon on tâtait le terrain aux alentours des taupinières pour déceler l'emplacement des galeries. Après les avoir découvertes en découpant une motte de gazon au moyen d'une bêche, on y introduisait des trappes métalliques immobilisées par un petit bâton de bois. Chaque jour on faisait la tournée des pièges et on prélevait la queue des victimes que le boursier communal payerait 15 centimes.

En raison de l'épidémie de grippe espagnole, les vacances d'été de 1918 se prolongèrent au-delà de celle d'automne, jusqu'au 20 novembre environ. A ce moment-là beaucoup d'enfants tombèrent malades, mais la virulence grippale s'était déjà atténuée. J'ai passé comme les autres, ainsi que Philippe revenu malade de l'école d'horticulture de Genève. Je me souviens de l'attitude de nos parents à l'égard de ces deux grippés ; alors que maman nous soignait et nous embrassait comme d'habitude, papa passait brièvement dans notre chambre puis allait se gargariser ! Ni l'un ni l'autre ne contracta la grippe.

L'hiver

L'hiver était rude à la Vallée, mais les enfants n'en souffraient pas parce que ça leur paraissait naturel. Chez nous, les chambres à coucher n'étaient jamais chauffées. Aussi la température y était-elle parfois inférieure à 0°. Je me souviens d'une nuit glaciale où la fenêtre était restée ent'ouverte. Le matin le drap était raidi par le gel, par la respiration et collé au bois de lit par la transpiration. Ce qui était pénible, c'était de se lever peu après 6 heures, car il

fallait être au collège à 7 ½ heures. Maman venait me réveiller. Je profitais encore de quelques minutes de la chaleur du lit jusqu'à ce que j'entende claquer la porte du fourneau de la cuisine où je me rendais rapidement pour me laver et m'habiller. Pendant ce temps papa allait se laver à la fontaine tant que la glace n'y était pas trop épaisse !



Daniel, Samuel et Philippe Aubert devant la maison familiale vers 1907

Le trajet jusqu'à la Golisse n'était pas une partie de plaisir s'il avait neigé pendant la nuit ou si la bise avait comblé le chemin du droit de menées ou de gonfles, comme on dit par chez nous.

Ensuite ça allait mieux. De temps en temps les routes principales étaient ouvertes par le triangle tiré par 8 chevaux. Mais de toute manière la chaussée restait couverte de neige ou de glace où les traîneaux circulaient à l'aise mais aucun autre véhicule. A leur passage on essayait de s'aguiller sur leurs lugeons, parfois on était toléré, d'autres fois reçu à coups de fouet !

Les seuls moments pénibles étaient les périodes de dégel lorsque la route se transformait en fondrière ou en patinoire bosselée.

En compensation de ces difficultés, il y avait les jeux d'hiver que l'on n'appelait pas encore sports. Il y en avait d'élémentaires, les batailles et les bords ! Il s'agissait de barrages de neige qu'on construisait sur les ruisseaux – car il y avait encore des ruisseaux – pour provoquer toutes sortes d'événements, lacs d'accumulation, débâcles, etc. On en revenait en général les pieds trempés. Les batailles étaient de boules de neige que l'on appelait des matoles. Les glissades se faisaient sur les surfaces glacées. En revanche nous ne pratiquions

pas beaucoup la construction de bonhommes de neige et pas beaucoup plus celles d'édifices.

Pourtant ce n'est pas la matière première qui manquait. Quand le temps se radoucissait, la neige accumulée sur le toit glissait en de bruyantes avalanches et s'entassait devant la maison. Il fallait y tailler un passage puis, progressivement, l'expédier pelletée par pelletée au-delà de la route.

Tous les enfants avaient leur luge. Mais dans ce domaine, il y avait deux clans : les luges Davos et les luges Ballaigues. Parfois, mais c'était rare, la neige portait, c'est-à-dire était suffisamment durcie par le gel pour qu'on puisse y marcher sans enfoncer. On pouvait alors se luger partout, en bas tous les crêts. Je me souviens même que Philippe et moi étions montés au Mon-Tendre et redescendus en luge sur la neige dure.

Autrement on se lugeait sur le chemin. Chez la tante transformé en piste souvent glacée et pleine d'ornières par les voituriers qui y traînaient des billons. Si les conditions étaient favorables, on y faisait de belles parties avec un seul risque, celui de rencontrer un attelage remontant. Pour corser le jeu, on appondait les luges pour faire un bob rudimentaire multiplace, que le conducteur dirigeait en agissant sur la première luge. Cela se terminait parfois par des culbutes sans gravité.



L'une des maisons foraines du Solliat

Tous les garçons avaient des skis, mais pas de tenue spéciale. On skiait avec les mêmes vêtements que pour aller à l'école et avec les mêmes gros souliers à clous. Si mes souvenirs sont exacts, les filles se contentaient de la luge. En tout cas elles ne portaient pas de pantalons.

Nos skis étaient en frêne et provenaient d'un artisan du Brassus. Pendant l'été il fallait les mettre sous la forme pour leur conserver leur courbure. Il n'était pas encore question d'arrêtes métalliques. Les fixations avaient fait des progrès.

C'étaient des talonnières, c'est-à-dire de fortes semelles fixées en avant dans une mâchoire métallique et relevées en arrière pour envelopper le talon. Ainsi la fixation était assez rigide.

On avait naturellement deux bâtons qu'on fabriquait avec des tiges de noisetier renforcées d'une pointe de fer et d'une rondelle de bois. Mais papa, comme tous ses contemporains, restait fidèle au grand bâton unique qui lui servait surtout à « gratter dans les descentes.

On s'amusait à descendre tous les crêts du Solliat, des plus modestes aux plus raides en s'entraînant à faire les arrêts à la mode, les télémarks. J'y avais acquis une bonne maîtrise qui me valut plus tard des difficultés lorsqu'il fallut utiliser d'autres techniques plus sûres et qui exigeaient des réactions inverses. En somme on s'amusait à faire du ski. On édifiait parfois des petits tremplins de neige pour s'entraîner au saut. Mais cela n'allait jamais bien loin.

On suivait parfois le chemin Chez la Tante jusqu'à la frontière où on se rendait au Poste des Mines. Il fallait alors ouvrir péniblement la piste dans la neige profonde du Risoud. Allait-on quelques fois sur l'autre chaîne ? Sans doute, mais rarement, car là non plus il n'y avait pas de piste ni de refuges pour s'arrêter. En fait d'immenses territoires ensevelis dans la neige devaient rester sans visiteurs pendant de longues périodes.

Les courses

Pendant la belle saison nous faisons en famille de nombreuses courses dans les pâturages, presque chaque dimanche, plus d'autres pendant les vacances. En hiver je crois que nous faisons quelques promenades à ski, mais je n'en garde pas de souvenirs précis.

Pas plus d'ailleurs que des courses d'été. Elles étaient souvent longues et devaient paraître fastidieuses à un enfant. Il me semble que papa ne parlait pas beaucoup et ne nous montrait pas grand-chose, et maman ne nous accompagnait pas toujours. Pourtant je n'en ai pas conservé un mauvais souvenir et elles ne m'ont pas dégoûté de la marche, mais je me souviens pourtant qu'on était parfois heureux qu'il pleuve le dimanche matin !

Comment se passaient ces longues promenades ? On partait assez tôt, on s'arrêtait pour faire les 10 heures. Quel était le menu du pique-nique, je l'ai oublié, mais il me semble qu'on allumait du feu pour faire du maté, après quoi papa ne tardait pas à prononcer la phrase qui est restée célèbre :

- Et bien, on va aller !

Le retour se faisait généralement par un autre itinéraire, souvent plus long qu'à l'aller.

Pourtant il me reste un souvenir précis, la crainte des taureaux. Aussi ne passait-on jamais à travers ou même à proximité d'un troupeau. On l'évitait en faisant un détour. Un de nos chiens avait la fâcheuse habitude de mobiliser tout le troupeau puis de l'entraîner dans notre direction.

Avant la guerre de 1914, nous allions le plus souvent Derrière-le-Risoud, dans les grands pâturages français que l'on y trouve, et parfois jusqu'à Mouthe. La guerre ne mit pas fin d'une façon absolue à ces excursions et j'ai gardé le souvenir de deux d'entr'elles. En hiver 1915-1915, on avait identifié dans la région du Suchet des empreintes de loups qu'on pensait avoir été chassés des Vosges par les hostilités. Or à la même époque, nous observâmes en France, non loin de la frontière, des marques de pas trop grande pour être celles d'un chien. Nous considérâmes donc que nous avions vu des empreintes de loups !

Ce devait être en 1915. Nous avons accompagné Mr. Hector, l'épicier du Solliat, qui livrait de la marchandise, en particulier du pétrole, à ses clients d'une ferme foraine française. Cette expédition sentait un peu la contrebande. On suivait des chemins écartés pour ne pas tomber sur des douaniers.

A propos de douanes, je me souviens aussi d'un rendez-vous avec un douanier français sur le mur de la frontière. Nous lui apportons un paquet de tabac en échange d'une plaque de beurre. Enfin, autre surprise, un jeune homme sort de la forêt et nous demande s'il est en Suisse ou en France !

Pendant la guerre nous avons pris l'habitude d'excursionner dans la chaîne du Mont-Tendre, et cette habitude persista une fois la paix rétablie. Du reste le Jura français s'est anémié pendant les hostilités. La plupart des fermes foraines avaient été remplacées par des alpages.

Nous allions un peu partout dans cette chaîne du Mont-Tendre. Ce qui nous obligeait à traverser deux fois la vallée par la route des Crêtets. Je me souviens qu'une fois nous rencontrâmes Samuel qui travaillait alors à Lausanne et qui était venu à notre rencontre depuis Montricher. Une autre fois, nous nous rendîmes à la Neuve, un petit sommet à l'est du Marchairuz, dans l'espoir de voir de loin l'envol ou le passage des ballons de la coupe Gordon-Bennet qui avait lieu à Genève. Il me semble que nous n'avions rien vu.

A deux reprises, pendant les vacances d'automne, la famille au complet fit des excursions hors de la Vallée. La première fois, je devais avoir 6 ans, par le Marchairuz jusqu'à Apples où je vis peut-être une fillette de 3 ans que je retrouverai 22 ans plus tard. Et le lendemain retour par le Mollendruz.

L'année suivante l'excursion dura 3 jours et nous mena à St. Cergue, la Dôle, la Cure et retour par le Noirmont. On en avait projeté une troisième, mais elle parut trop coûteuse. Ces sorties hors de la Vallée où nous étions confinés, avaient pour nous la valeur de dépaysements. C'étaient vraiment des excursions de découverte.

En fait de découverte, je fis celle de Lausanne à l'âge de 12 ans, au cours d'un séjour chez l'oncle François. Comme mon cousin Paul allait à l'école, j'employai la plus grande partie de mon temps à parcourir la ville dans tous les sens, et je ne me souviens que de deux rues, le Pré du Marché qui conduisait au domicile d'oncle François, et la rue de la Borde. Fantaisie de la mémoire !

Les petits fruits

Nous consacrons plusieurs après-midi des vacances à la cueillette des fraises et des framboises dans les « essertées », soit zones déboisées, au-dessus du Solliat, puis des myrtilles dans la forêt des Ourdes et jusque dans le Risoud.

Nous avions la coquetterie de n'en manger aucune, et nous étions fiers de rapporter nos bidons pleins, et, dans les meilleurs cas, les boîtes de cueillette. Maman nous accompagnait parfois, papa jamais. Bien plus, à notre retour, il prélevait quelques cuillerées de notre récolte pour s'en régaler.

Des fraises et des framboises on faisait des confitures. Quant aux myrtilles, on les stérilisait dans des bouteilles pour en faire des desserts pour l'hiver.

Dans les lieux de récolte, la concurrence était vive avec les autres cueilleurs. Quand on trouvait un bon gisement, il ne fallait faire aucun bruit qui aurait pu attirer leur attention.

Les fêtes

Comme nous n'allions pas à l'école du dimanche, Noël représentait pour nous la fête des autres. La coutume était de suspendre son bas à la cheminée et c'était la chausse-vieille, aïeule du père Noël et du Bon Enfant, qui y déposait de modestes victuailles, oranges, noix, coquemolles et du chocolat. En effet, l'interdit des sucreries ne s'étendait pas jusqu'au chocolat. Une fois, j'étais très jeune, maman avait décoré et allumé le petit sapin. Mais papa ne lui accorda pas même un regard. Aussi l'expérience ne fut-elle pas renouvelée.

Le Nouvel An était la véritable fête. On achetait chez le boulanger un grand taillé sucré et le 31, maman fabriquait plusieurs gâteaux à la papette dont on se régalaient pendant plusieurs jours.

Le 1^{er} janvier était le jour des cadeaux. Je me souviens de l'un d'eux, les fables de La Fontaine avec cette dédicace de papa : « A Daniel, pour ses 7 ½ ans, pour qu'il les lise quand il sera grande ! ». Je n'avais pas apprécié du tout ! A midi avait lieu le repas traditionnel de la famille Aubert, y compris celle d'oncle François venu pour la circonstance. Il avait lieu alternativement en vas et chez nous et débutait par un verre de vin de groseilles, pur produit du jardin et dans lequel on découvrait des qualités pour le moins égales à celles du Malaga. Le repas était très animé, en particulier par papa qui sortait de sa froideur habituelle. Au moment du café, il se levait et chantait le chasseur de chamois :

*Voici le jour, la montagne s'argente
Le glacier luit comme un vaste miroir...*

Après quoi l'oncle Léon commençait à s'agiter et finissait par entonner à son tour :

Montagnes Pyrénées vous êtes mes amours...

En général le repas se terminait par un chœur d'ensemble :

*Comme volent les années,
Nous voici bientôt des vieux ...*

Pendant ces journées de liesse, adultes et enfants jouaient à la bourre ou à la banque, jeux de cartes. Le soir du 2 janvier, nous allions souper chez le grand-papa Nicole. C'était très gai. Tilly organisait des jeux pour les enfants. L'année qui précéda le mariage de David et Henriette, on avait du utiliser la table neuve de leur future chambre à manger. Pour en protéger les jambes, ils les avaient chaussées de longs bas de laine noirs ! On rentrait au Solliat tard dans la soirée, et à pied, naturellement. Et c'était la fin du Nouvel An.

A Pâques on teignait des œufs et on avait la curieuse habitude de les déposer pendant quelques minutes sur des fourmilières pour que les fourmis y tracent où y dessinent des traces irrégulières.

Quant aux anniversaires, on les célébrait par le gâteau aux fruits traditionnel.

Tante Maria et encore des jeux

On ne peut parler de la famille sans rappeler le souvenir de la tante Maria, une tante de maman, mariée à un petit fabricant d'horlogerie de Derrière-la-Côte. Elle n'avait pas d'enfant. C'était une grande femme un peu hommasse, brusque et autoritaire. Quand elle venait nous voir, on redoutait sans pouvoir les contrer ses rudes embrassades. Dans sa jeunesse, elle avait été avec son mari une des premières à faire de longues excursions en vélo à l'époque où cet engin était encore une curiosité.

Dans certaines familles, pas la nôtre, et dans certaines réunions, on se livrait à des jeux de société.

Par exemple, à l'assemblée réunie en cercle, le meneur de jeu posait la question :

- Voici mon corbillon. Qu'y met-on ?

Chacun à son tour devait répondre par un mot terminé par on. Les défaillants donnaient un gage, un objet quelconque.

Ou bien, dans la même formation, on faisait circuler une esquille de bois enflammé à son extrémité. A chaque transmission on échangeait les paroles suivantes :

- Martin vit ! Vit-il encore ? Il vit toujours !

Celui entre les mains duquel le tison s'éteignait donnait aussi un gage.

Venait alors le jugement des gages. Le maître du jeu en saisissait un en déclarant :

- A quoi condamnez-vous le gage que je tiens dans ma main, que je ne sens point et que je ne connais point ?

La sentence devait être burlesque ou sentimentale : embrasser quelqu'un, lui tirer la lange, réciter une poésie, etc...

C'était bien innocent.

Le 1^{er} août 1915

Cette année-là, on décida de faire un feu au sommet du Mont-Tendre, et on passa la journée à y entasser non sans peine des branches et des troncs secs. La nuit venue, des bergers des chalets environnants se joignirent à nous tout autour d'un superbe brasier. Il n'y eut ni discours ni chants. Au retour, un orage nous obligea à nous réfugier au chalet de Yens, le plus proche du Mont-Tendre, et à y passer la nuit sur le tas de foin.

Cette aventure fut le début de relations avec les bergers de ce chalet, la famille Martinet de Mont-la-Ville. On lui disait bonjour en passant et on s'y arrêta quelques instants. Plus tard les Martinet vinrent dîner au Solliat avec leurs trois enfants, et à notre tour nous fûmes reçus par eux à Mont-la-Ville.

C'étaient de très pauvres gens. En dehors de la période d'estivage, lui devait travailler comme ouvrier agricole. Et pourtant, ces relations amicales entre cette famille presque misérable et celles d'un professeur, nous paraissaient toutes naturelles. Mais, malgré mes protestations, Mme Martinet m'appelait toujours Monsieur Daniel.

J'avais 10 ans !

Les bouèbes

Quand maman me demandait :

- Où vas-tu ?

Je lui répondais :

- Vers les bouèbes !

Les bouèbes, c'était la population d'enfants du village que je rencontrais dehors et avec lesquels je jouais.

Les enfants du même âge que je vois de ma fenêtre semblent ne plus savoir jouer, à part le football et parfois la bataille, rarement la cache. Autrefois nous pratiquions un grand nombre de jeux collectifs qui se succédaient d'une saison à l'autre, et notre place de jeu habituelle était la route. Il n'y en eut pas d'autre. Il faut dire que c'était encore un lieu paisible où ne passaient guère que des piétons et des cyclistes, exceptionnellement une auto. Je me souviens de l'émotion que provoqua un beau jour le passage de deux voitures successives !

Il y avait des jeux individuels qui se pratiquaient en commun, comme le cerceau qu'on appelait simplement un cercle. J'ai peine à croire que j'ai parcouru de longues distances en faisant rouler devant moi un léger cercle de bois aux couleurs de l'arc-en-ciel. D'autres enfants utilisaient des cercles

métalliques de tonneaux qui avaient l'avantage d'être bruyants mais qui déviaient latéralement.

A certains moments, la mode était aux échasses. Il en existait de deux sortes, des courtes pour apprentis, taillées dans des coennaux (planches superficielles des billons), et des longues faites de perches avec une cheville latérale. On s'entraînait à marcher, à franchir des obstacles, à sauter sur une seule échasse.

Les ballons de football n'avaient pas encore fait leur apparition, mais on possédait des balles de caoutchouc appelées paumes, avec lesquelles on faisait des jeux d'adresse en paumant contre un mur ou en se les lançant de l'un à l'autre.

Et puis presque chaque famille possédait un petit char en bois qui servait normalement à transporter du matériel, valises, achats au marché, etc. On s'en servait aussi pour s'amuser à descendre la route du village ou tout autre route en pente, en dirigeant le timon avec les pieds.

Mais c'est surtout les jeux collectifs que nous pratiquions, comme la courate dont il existait trois variétés : la carraute, la carpante et la perchée², et la cache. Dans chacun des jeux, celui qui « était », était désigné par une comptine que nous appelions un empronton. Je me souviens de deux de ces formules qui se scandaient ou se chantaient :

Pote, roite, les Fiou ; un deux trois miou et...

*Ma grand-mère est enfermé,
Dans une boîte de chicorée
Quand la boîte s'ouvrira
Ma grand-mère sortira.*

On jouait aussi à saute-mouton, et à la semelle, qui consistait à rebondir sur le dos d'un camarade d'un point surélevé. Ainsi qu'à la marelle. A la quille on donnait un autre nom que j'ai oublié, et à la gonne, sorte de partie de barre dans laquelle deux groupes se croisaient en essayant de se toucher.

² Nous ne sommes pas tout à fait certain de la justesse de notre transcription. Nous donnons à cet effet copie de l'original :

1. la "carraute, la carpante, et la perchée, et

2. Pote, Roite, les Fiou ; un deux trois
Miou et

3. la gonne, sorte de partie de barre

Enfin il y avait raguille-meneau, où il s'agissait de déguiller une petite pierre placée sur une grosse, et le curieux jeu des chapeaux. Chacun plaçait un chapeau, ouverture en haut, dans une file, et celui qui y était essayait de lancer une paume dans l'un d'eux, dont le propriétaire devait atteindre l'un des autres qui s'enfuyaient. Je me souviens d'avoir utilisé, non sans succès, un vieux «tube» découvert dans notre galetas.

Et puis surtout il y avait les pis ou gnus que nos parents appelaient aussi des marbres. On y jouait avec passion sitôt la neige disparue, sur un terrain encore un peu humide. Pendant toute la durée des pis, il n'était pas question de faire un autre jeu. Outre les pis proprement dit, on possédait des agates, des cornas et des potières qui servaient de projectiles.

Il y avait deux façons de jouer : à la partie où chacun reprenait sa mise une fois la partie terminée, et à de bon où le vainqueur la ramassait. Il s'agissait donc d'atteindre les pis en piquant avec une agathe. Il y avait d'habiles piqueurs qui projetaient leur agate avec violence en la comprimant entre la nille du pouce et l'extrémité de l'index. J'en étais incapable et je piquais mollement comme les filles, avec l'ongle du pouce. J'étais un médiocre joueur, et souvent seulement spectateur.

Cela me rappelle une terreur enfantine. Je devais avoir 4 ou 5 ans et j'avais probablement dérangé des joueurs. L'un d'eux, un grand gaillard surnommé « La Dame », me menaça de me dénoncer aux gendarmes qu'ils me mettent des skis et me fassent glisser sur la mer ! Cette menace me terrifia. Je n'en parlai à personne, mais j'essayai de passer inaperçu des gardes-frontière que je prenais pour des gendarmes !

Les filles participaient à quelques-uns de ces jeux, mais elles jouaient surtout à la paume et faisaient des rondes auxquelles participaient quelques fois les garçons. Je me souviens de plusieurs :

*J'ai un rosier à mes côtés, qui porte
roses au mois de mai...
C'est un grand château, va-t-en-ville et
ville et ville...
Oh ! Grande Guillaume, as-tu bien déjeuné ?...
L'était une grande perche pour abattre
les noix...*

Et le cocasse :

*Combien vendez-vous les prunes, Madame ?
Cinquante-six sous nous les vendons.
Voulez-vous m'en vendre une ?
Pas seulement la queue d'une.
Si je prends mon pistentin, ma pistentine,*

J'en aurai bientôt piqué une !

Et la délicieuse :

Mad'moiselle entrez en danse

Faites-nous la révérence

Faites un tour, demi-tour

Embrassez tous vos amours

bis

On ne jouait à la bague d'or que dans les grandes occasions.

Pendant les vacances et les après-midi de congé, on s'amusait souvent « Sur la Côte », soit dans les pâturages et les forêts situés au-dessus du Solliat. On y jouait aux gendarmes et aux voleurs, autrement dit aux lièvres et aux chasseurs, dans lequel une équipe fugitive était recherchée et poursuivie par une autre. On y construisait aussi des cabanes en disposant des branches entre quelques arbres en tapissant de mousse l'espace ainsi délimité.

C'est là aussi que nous jouions aux militaires pour lesquels nous disposions d'un matériel de choix celui qu'avait abandonné au Solliat en 1871 un important détachement de l'armée de Bourbaki. Nous avions donc des armes et des pièces d'équipement. Ce fut la cause d'un terrible accident. Au cours d'une dispute, un garçon d'une quinzaine d'années reçut un coup de sabre et perdit un œil. Je me souviens de la panique que cet accident provoqua chez ses témoins.

D'ordinaire notre armée ne se livrait qu'à des parades et à des exercices inoffensifs. Et pourtant les enfants du Solliat eurent aussi leur guerre des boutons ! J'étais trop petit pour y participer, aussi m'avait-on désigné avec d'autres comme gade du fort, une cabane de branchages dans un pâturage. Mais je vois toujours partir l'armée du Solliat, armée de bâtons, sous le commandement du Matou, un gros garçon vêtu de la tunique verte des carabiniers. Elle allait à la rencontre de l'armée du Sentier commandée par le Niaf. Je ne sais ce qui se passa ; il n'y eut pas de blessés et on n'eut pas l'idée d'arracher des boutons !

10 ans plus tard les hostilités reprirent pour je ne sais plus quelle raison. Notre armée rencontra celle du Sentier sur la Côte du Sentier, mais au moment où commençait l'échange de boules de neige qu'on appelait des matoles, la police locale alertée par je ne sais qui, sépara les combattants.

Au printemps, lorsque les noisetiers étaient en sève, on en tirait des sifflets. On choisissait un segment sans nœud dans lequel on taillait une embouchure et une ouverture, puis, après l'avoir enduit de salive, on le frappait avec le manche du couteau pour faire « sauver » l'écorce en répétant :

Saiva sauva ben, pèlerin

T'auras du bon vin,

Sauva mal

T'auras de la crouie pisse de tseval !

En cas de réussite, il n'y avait plus qu'à excaver la chambre du sifflet dans le bois et à remettre l'écorce en place.

Les jeux et les occupations d'intérieur

Avant d'aller à l'école, je jouais seul ou avec Mathilde sur le linoléum de la chambre. Avec quels jouets ? Je me souviens de boîtes de plots d'un modeste troupeau de vaches, d'un cheval de bois et d'un char, de quelques militaires armés d'un canon, et, dans le domaine mécanique, d'un train et d'un puissant bateau à ressort qui traversait la chambre et ricochait contre les parois.

Il y avait aussi des livres d'images et des puzzles, et maman m'avait appris à faire de modestes broderies et des tissages de papier. Plus tard des découpages. Elle m'avait aussi appris à lire avant d'aller à l'école. Le premier livre que je lus fut Heidi. Je le lus et le relus avec une véritable passion. Ensuite ce fut le tour des Jules Verne ainsi que des aventures des indiens d'Amérique. Une vieille demoiselle du village prêtait à ses voisins des volumes de Gustave Aimard, intitulés entr'autres : les Pirates des prairies et la loi de lynch, d'une lecture si passionnante qu'il m'en est resté une certaine sensibilité pour ces Indiens.

On avait aussi des jeux de l'Oie, de dames, le charret et même les échecs.

Je lisais sans doute bien d'autres œuvres. Un souvenir précis, j'étais en train de lire un conte de fées, papa me l'enlève et m'engage à lire à la place le récit d'ascensions alpines.

A distance, je me rends compte que nous étions d'une inculture totale en matière littéraire et surtout musicale. Les seules manifestations artistiques étaient celles des sociétés locales, chorales et instrumentales, et mes parents n'y assistaient jamais. Une fois cependant, je me rendis avec maman à la soirée de la Chorale du Sentier où de bons amateurs jouaient les Romanesques d'Edmond Rostand. Ce fut pour moi une révélation et un enchantement.

Jusqu'à 16 ans, j'eus une véritable passion pour les timbres. Je les collais soigneusement dans un album et je les comptais de temps en temps pour faire le point de ma fortune. Comment me les procurais-je ? Je ne sais plus. Il m'arrivait d'en acheter un sachet chez un marchand. Je choisissais de préférence ceux des colonies françaises illustrés d'animaux et de paysages exotiques. Je me souviens d'avoir écrit au Professeur Schröler, du Poly de Zürich, le « patron » de papa, pour lui en demander. Enfin, périodiquement, une véritable bourse aux timbres s'organisait entre camarades d'école. Chacun apportait ses doubles et on procédait à des échanges.

Ma passion m'a même amené à commettre un vol. Dans la collection d'oncle Paul qu'il m'avait confiée, il y avait un timbre des Indes avec la silhouette de la reine Victoria sur fond vert. Il n'était pas collé. Je le laissai négligemment

tomber, puis après avoir rendu la collection à son propriétaire, je trouvai ce timbre et le mis dans la mienne !

D'autre part je possédais deux timbres tête-bêche de 60 cts. particulièrement précieux parce qu'ils possédaient la surcharge, exceptionnelle à l'époque, de la poste aérienne. Je m'appliquai si bien à les étaler en les collant qu'ils se séparèrent, perdant ainsi toute valeur !

Les vélos

En ce temps où le passage d'une auto excitait encore la curiosité, la route appartenait aux chars, aux piétons et surtout aux vélos. Ces engins encore primitifs, à une vitesse unique, devaient porter un avertisseur sonore. C'était souvent une trompe, mais souvent une petite clochette qui sonnait en permanence. Papa avait fixé à son guidon un « grillet », le plus petit modèle des toupins que portaient les jeunes veaux. Ainsi son passage et son arrivée étaient signalés de loin par un léger carillon que les élèves du collège connaissaient bien.

La plupart de ces vélos n'avaient pas d'éclairage. Quand on les utilisait de nuit, on y fixait au guidon une lanterne vénitienne en papier éclairée par une bougie.

A l'âge de 12 ans j'ai appris à monter en vélo sur celui de papa suivant une méthode bien compliquée. Il fallait mettre le pied gauche sur le marche-pied de la roue arrière et se soulever, pousser le pied droit, puis se porter en avant pour se mettre en selle.

J'ai encore utilisé ce vieux vélo increvable pour mes recherches géologiques, et je crois bien qu'il a fini sa carrière dans des cortèges historiques à Lausanne.

Quand j'eus 13 ans, on m'acheta d'occasion un vieux vélo qui ne valait pas le précédent mais qui m'a été bien utile pour aller au collège, mais une seule fois par jour. La deuxième course, celle de l'après-midi, il fallait la faire à pied pour ne pas perdre l'habitude de l'effort.

A cette époque j'étais très lié avec mon cousin Henri-Daniel Piguet, avec André Chappuis et deux ou trois autres. Ensemble nous faisons des excursions d'une journée dans la chaîne du Mont-Tendre. Le vélo nous permit d'aller ailleurs, au Noirmont, à la Dôle. Mais la traversée en vélo du Bois d'Amont était toujours délicate à cause des chiens restés très primitifs qui se précipitaient sur les cyclistes en aboyant. Plus anciennement, lorsque la situation était pire, les cyclistes se munissaient de pétards qu'ils faisaient éclater à la tête de leurs agresseurs.

Daniel Aubert

Souvenirs d'enfance



Éditions le Pèlerin

